

Picasso au cachot !

[Philippe Lançon](#)
[Journaliste](#)

[À retrouver dans l'édition 1613 du 21 juin 2023](#)

Le cinquantième anniversaire de la mort de Picasso (le 8 avril 1973, à 91 ans) permet à celles qui condamnent son fantôme de faire tout leur possible pour effacer la seule et excellente raison qui fait qu'on parle toujours de lui : son œuvre. La pomme de discorde du jour, ce sont naturellement les femmes ; la manière dont il a traité les siennes. *Picasso. Huit femmes* est le titre d'un livre à couverture rose bonbon de Laurence Madeline, publié chez Hazan. Il fait écho à une comédie policière, *Huit femmes*, de François Ozon.

Dans le film, un patriarche bourgeois est assassiné le soir de Noël. Laquelle des huit femmes présentes l'a tué ? Chacune avait un secret lié à lui. Mystère et boule de kitsch. Dans le nouveau procès Picasso, l'accusé est connu et jugé d'entrée. Le réquisitoire, tenu par des nouvelles féministes, ne s'embarrasse ni de subtilités, ni de mystères, ni surtout d'art. Et ça marche. Un podcast, que je préfère ne pas citer, se répand actuellement tel un virus. Il accuse l'homme d'à peu près tout, de la manipulation au crime : Picasso devient le Harvey Weinstein de l'art du XX^e siècle. De l'œuvre, pas un mot ou presque. Cet amalgame malveillant, ignorant et stupide a été primé. L'autrice est invitée par des institutions.

Laurence Madeline, conservatrice en chef du patrimoine, a le mérite d'être informée. Son livre conte la vie de chaque femme de Picasso, par ordre d'entrée en scène. Le plus intéressant est le récit de ce que beaucoup ont vécu avant de le rencontrer : des enfances et des jeunesses épouvantables, en particulier avec les hommes. Certaines avaient été violées par leurs premiers compagnons ou maris. Picasso devient le minotaure qui les accueille au fond du labyrinthe qu'a été, dans une société en effet patriarcale, leur destin. Minotaure qu'elles ont choisi, aimé, et dont la puissance créatrice les a séduites, élevées, puis souvent détruites.

Le silence du tableau

Le moins intéressant du livre est sa « sororité » sentimentale. Sa défense d'Olga Khokhlova, souvent dénigrée pour son snobisme, est assez convaincante, jusqu'au moment où, faisant l'inventaire de ses servitudes de femme d'artiste, l'autrice ajoute : « *Toutes ces activités, pourtant essentielles, considérées comme de simples mondanités, ne comptent pour rien aux yeux de l'histoire et semblent avoir été négligées par l'artiste.* » Eh oui : si on parle tant de ses femmes, c'est parce que Picasso a existé, et, si chacune d'elles est mémorable, c'est d'abord parce qu'il les a merveilleusement peintes, de toutes les façons possibles et dans tous leurs états, pour atteindre un horizon qui les dépassait. Nul, mieux que lui, n'a documenté et transcendé sa propre vie et les leurs en dynamitant les formes qui auraient pu les limiter. Dès lors, l'impasse que beaucoup de militantes font sur le travail de Picasso devient logique. Un seul de ses portraits suffit à anéantir leurs discours ; mais un tableau, même brutal, est silencieux. Leur bruit cherche à rendre aveugles ceux qu'elles assourdissent.

La seule femme qui semble avoir bien survécu à Picasso, c'est l'avant-dernière, Françoise Gilot. Elle vient de mourir à 101 ans. Comme elle était peintre, on en fait désormais presque l'égale du méchant artiste : c'est une farce idéologique, mais cette farce ne doit pas masquer

son talent. Elle avait publié en 1964 un excellent livre écrit avec Carlton Lake, *Vivre avec Picasso*. J'en relis souvent des passages, tant sa finesse, son détachement, sa précision et son humour sont dépourvus de complaisance, envers lui comme envers elle-même. Françoise Gilot ne se prend ni pour une héroïne ni pour une victime. Elle fait comprendre quel homme et quel artiste Picasso a été. « *Quand je peins, lui dit-il, j'essaie toujours de donner une image à laquelle les gens ne s'attendent pas et qui soit assez écrasante pour être inacceptable.* » Il lui dit aussi : « *Pour moi, il n'y a que deux sortes de femmes : déesse ou tapis-brosse.* » Les autres humains, en réalité, il s'en fout : « *Ils sont comme des grains de poussière qui dansent dans le soleil. Un bon coup de balai, et voilà, ils sont partis.* » Pour retomber, magiquement, sur sa toile.

Un tel demiurge est rarement un mec bien. Quelle importance ? Françoise Gilot refusa d'être poussière ou tapis-brosse, on la comprend, et, après dix ans, elle eut la force de partir, ce qu'il supporta évidemment fort mal. Quand *Vivre avec Picasso* sortit, il voulut le faire interdire en France – en vain. Le Monde écrivait alors : « *Ce livre qui manie le cynisme avec candeur est moralement condamnable.* » Aujourd'hui, c'est l'homme qui devient « *moralement condamnable* ». Le vent a tourné. Ce qui ne change pas, c'est la vertu mal placée qu'il apporte.